

Y01

C'est le moment où entre en scène

Comment se délivrer de soi-même

Héros principal

Pâle prince du délit

Celui qui déçoit

Qui ment par principe

En un mot

le vrai centre

Y0 2

A ce carrefour

Qui est four alchimique

Des gestes

Des jets

Des jeux

Et des tics

Nos corps miment la vie sourde

Ou absente

De n'importe quel mot

Y03

La pure violence de Comment

Dans comment se délivrer de soi-même

Commence :

Il arrache la hache

De la pure lâcheté

Et comme il a hâte

Et le sens de l'ange du danger

D'un coup

Coupe le *cou* de « tout à coup »

Y04

Se laissant guider par le *vent*
Qui pend dans « devant »

Et prenant comme cible
La fin de « l'impossible »

D'un bond précis

La pure lâcheté de s'enfuir
Précipitamment
Devant l'absence de danger

Se lance

Dans l'idée de précipice

Que précipitamment anticipe

Y05

Dans cette course folle

Dansée en plein vide
Comme les ours

L'impossible façon d'ouvrir tout à coup
Une fenêtre sur la pure violence
Lance le *cou* coupé de tout à coup
A la tête de l'*être* de la fenêtre

C'est une façon de couvrir « ouvrir »

Du moins une de ses faces
Celle de l'impossible façon » qui
Avec une face en moins
Est moins sûre que le son.

Sans façon face et son s'effacent

Y06

Une lettre
C'est l'être lui-même

Mais qu'est-ce qu'un pouvoir sans pou

Sinon une façon de voir
Luire
Sur la caisse scellée
De l'impossible façon d'ouvrir tout à coup
Une fenêtre sur la pure violence
Les clefs du pouvoir

Retirer l'espace aux volumes

Le vol aux volumes
L'oiseau à la langue
L'appel d'air du rire

Ou bien, glissez glissez à votre tour.

YO FINAL

Aux confins d'un moi de plus en plus élastique

Dans ce four alchimique
Comment se délivrer de soi-même
Danse

Et s'éteint devant un témoin ivre

Est-ce un rite ou bien une simple façon de voir
En surface
L'allure de l'être

Olivier Cadiot « Futur Ancien Fugitif » (extrait tiré de l'Art Poétique)

tous les corps lumineux que l'on voit dans le ciel sont les
 astres que nous ne voyons que la nuit et qui nous paraissent très
 petits l'astre qui nous éclaire pendant le jour est
 l'astre moins brillant qui nous éclaire pendant la nuit se nomme
 le soleil ou la lune sont parfois cachés par la lumière
 qui jaillit d'un nuage quand il fait l'orage se nomme le
 bruit qui suit l'éclair se nomme quand l'éclair frappe la
 terre on dit que tombe

une table qui vient d'être faite est une table qui sert
 depuis longtemps est une table qu'on déplace facilement
 est une table difficile à déplacer une table dont
 toutes les parties tiennent bien ensemble est une table
 dont toutes les parties remuent au moindre choc est une
 table couverte de peinture est une table à laquelle des
 écoliers ont fait des entailles est une table sur laquelle de
 l'encre a été répandue est une table dont le dessus est
 partout à la même hauteur est une table dont le dessus est
 en pente

venir au monde, c'est perdre la vie, c'est devenir
 grand, c'est devenir vieux, c'est tomber dans un état
 momentané qui ressemble à la mort, c'est se déplacer par
 le mouvement des jambes, c'est se mouvoir dans l'eau,
 c'est aller à cheval, c'est s'étendre horizontalement
 c'est reprendre la position verticale, c'est
 se plonger entièrement dans l'eau

LE MONDE INSUPPORTABLE

Un jour viendra
où les rires de tes amis ne seront plus suffisants
à calmer les tremblements dans tes paumes courbées.

Un jour viendra
où la musique lente que joue le vent dans les feuilles
des cocotiers

ne pourra plus couvrir, malgré toute sa volonté,
toute son insistance naturelle,
les grondements dans ta poitrine.

Un jour viendra où les gestes de ton amant, de ta maîtresse,
si chargés de demandes inquiètes, suppliants,
– presque vidés de leur tendresse
à cause du manque à venir –

ces douces habitudes ne sauront plus apaiser, même
ponctuellement,

le trouble qui agite la surface de ton être,
de la pointe des cheveux longs aux orteils tordus
par la course en forêt.

Un jour viendra
où les foyers d'hiver qu'encerclent des chiens sombres
allongés sur leurs pattes

ne suffiront pas à réchauffer tes mains glacées.

Un jour viendra où il te faudra fuir et creuser ta propre vallée,

sans crainte des heures de l'aube et de la nuit ;
peut-être alors, devant la petite vie qui aura résisté
à la perte intégrale des mouvements quotidiens,
devant la terre offerte aux tressaillements d'un ciel sauvage
que tu n'avais pas regardé jusqu'à ce moment précis,
peut-être alors, les doigts craqués autour d'un bol
de café brûlant,
cette pensée de l'heure qui arrive,
plus claire que la précédente,
à laquelle les oiseaux offrent leurs premiers chants,
peut-être alors comprendras-tu qu'il n'y a pas de plus grand
malheur sur terre
que celui qui n'a pas de poème écrit
pour l'étreindre, le consoler, le contenir,
qu'il n'y a pas de plus grande douleur que celle
qu'aucune voix n'a su convaincre de rester avec elle
et qui erre, seule, violente, nourrie par son propre
aveuglement
jusqu'à ce qu'un monde ait la force de passer la main
sur son épaule, qu'elle puisse rien qu'un instant se retourner,
et qu'enfin un homme, une femme, ait le courage,
cette douleur,
de la nommer.

Signe 5

Je me fonds dans toutes les femmes
m'efface pour devenir chacune d'elles

je vois mon regard dans celle-ci
mon sourire sur les lèvres de celle-là
mes larmes dans leurs yeux
et dans leur corps circule mon âme

elles me ressemblent et je leur ressemble
je me reconnais en elles
en elles

je m'accomplis

et me divise

إشارة ٥

أتماهى في النساء
أتلشى لأصبح كلاً منهن

أرى عيني في هذه
وضحكتي في شفاة تلك
دموعي في عيونهن
وفي أجسادهن تسري روحي

يشبهنني وأشبههن
أعرفني بهن
وبهن

أكتمل

وأجزأ

إشارة ٧

من منا يخلق الآخر
هي أم أنا ؟
أليس أنا المر إليها ؟
أليس هي المر إلي ؟

كبحر وبحر
كبحر ومحيط
كماء ومطر
أأخذ منها
وتتهل مني
أستعملها
وتستهلكني

تغرف من الذاكرة
تري ما أرى وما لا أرى
ما أبطن وما أظهر
ما أخفي
وما أبدي

Signe 7

Qui de nous deux crée l'autre
elle ou moi ?
ne suis-je pas passage vers elle ?
n'est-elle pas passage vers moi ?

comme la rivière et la mer
comme la mer et l'océan
comme l'eau et la pluie
je puise en elle
elle boit en moi
je l'utilise
elle me consomme

elle s'approprie les souvenirs
elle voit ce que je vois et ne vois pas
ce que j'enfouis et dissimule
ce que je montre
et que j'exprime

Andrée Chédid « Au fond du visage »

Ce n'est pas en une fois
Que je saurai ton visage
Ce n'est pas en sept fois
Ni en cent ni en mille
Ce ne sont pas tes erreurs
Ce ne sont pas tes triomphes
Ce ne sont pas tes années
Tes entailles ou ta joie
Ni en ce corps à corps
Que je saurai ton corps

Ce ne sont pas nos rencontres
Même pas nos désaveux
Qui élucident ton être
Plus vaste que ses miroirs

C'est tout cela ensemble
C'est tout cela mêlé
C'est tout ce qui m'échappe
C'est tout ce qui te fuit

Tout ce qui te délivre
Du poids des origines
Des mailles de toute naissance
Et des cloisons du temps

C'est encore cette lueur :
Ta liberté enfouie
Brûlant ses limites
Pour s'évaser devant.

La Balade du Samouraï

Le regard sévère
le forgeron anime sa lame.

L'oeil avisé
le poète taille ses vers.

Comme eux
sculpteur de la mort
sculpteur du vivant.

Comme eux
je frappe.

Comme eux
je crois

j'écris
je crée.

Acier
j'apprends de l'étincelle.
Je fais attention au gramme près.
Je suis le gramme près.

Feuille
je m'inquiète du poids de chaque lettre.
Je pèse mon mot
et calcule sa variable.

Sa portée.
Sa trajectoire.
Son impact.

Parler c'est de la balistique.

Ils mènent une cabale de bruit
tirant à blanc, noyant le silence.

Blanc sur noir
mes paroles surnagent.
Je parle à balles réelles.
Je signe un pacte.

L'encre
est inscrite dans mon corps.
Avec lui je crée.

Le sol est une enclume
réceptacle où j'actionne mes frappes.

Quand je crée
mes pensées s'accrochent à un fil
si fin, si souple, si solide
le ciel volubile.

Ce fil ne connaît pas l'aiguille
mais il sait vers où elle vole et pique.

Plus l'aiguille se tire
plus mes pensées se rapprochent.
Quand elles s'accrochent
elles cessent de se disperser.

Quand elles se dispersent
c'est le chaos.
Le chaos c'est aussi la vie
mais sans la paix.

Quand je crée, j'ai la paix
l'encens de mes pensées
un duel entre mes pas
un champ de bataille enfumé
mes idées qui finissent de brûler.

La paix, je la crée.

Et je ne suis pas seul.

Ensemble sur scène
nous maîtrisons l'art de la guerre.
La tactique devient notre technique
quand il nous voit
l'ennemi
abandonne son camp.

Pas de croix sur nos torsos
parfois un kimono couvre nos corps.
Nous cachons nos blanches ceintures noires
le plus souvent en civil
pour se confondre dans le décor.
Passer inaperçu sera toujours notre point fort.

Nous sommes des Combattants
non-violents
nous apprenons à tuer
pour mieux préserver la vie
et continuer d'adorer le vivant.

Et si le monde ne le perçoit pas de suite
mon être s'en ressent.

Sous les coups, les attaques, les balles
même tordu mon corps reste droit.
Peu importe leurs mots jamais je ne me couche.

Si j'hésite, c'est
la porte ou la mort
Seppuku.
Alors j'avance et je bouge.

Si je fais demi-tour c'est sans le moindre doute.
J'harangue la foule qui bouillonne dans ma tête
ma vie sans dessous dessus me plaît
je suis une fête.
Je m'y suis invitée
une décision toute bête.
Une douce incision dans ma vie que je célèbre.

Mon corps est une vague,
un roc,
une constellation.
Ma peau un requin,
mon ardeur est un lion.

Ma liberté est un mouvement
plus je me débats plus je m'éloigne de leurs sables mouvants.

Ils ne m'aideront pas, je ne leur céderai rien.

Je suis un éclat de tempête.

Ils ne le sentent pas mais mon souffle leur fait du bien.

Et si je range ma lame face à leurs rengaines
je ne rends pas les armes.

J'observe leurs ébullitions
patiente jusqu'au moment propice.

J'ai signé un pacte.
Jusqu'à ce que l'on tranche ma flamme
je suis à votre service.

Le chemin est infini
il se poursuit
peu importe l'endroit.

Ici, là, où que j'aille
c'est la balade du Samouraï.

Où sont les abîmes ? Où sont les escarpements ? Pourquoi nous contentons-nous des aspects plats de cette terre et de cette vie ? Il doit y avoir quelque part des trous effrayants, déchirures de l'infini, avec d'énormes étoiles au fond, et des lueurs inouïes.

Sensation

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la nature, heureux comme avec une femme.

Arthur Rimbaud

Fais de ton œuvre une des cheminées de l'âme humaine ; que la terre endormie, ouvrant à demi ses yeux lourds, aperçoive à l'horizon ton toit couvert d'un nuage d'astres, et dise : Que fait-il ? D'où sort cette fumée inconnue et splendide ? Quelle est cette cheminée d'où il jaillit du ciel ? Et que le vent réponde à la terre : c'est l'une des forges de la nuit ; c'est là qu'on travaille aux soleils ; c'est là qu'on déferre les hommes, c'est là qu'on rougit à blanc les noirs carcans pour en faire des planètes ; c'est là qu'on change à coups de marteau les astres de torture en astres de bonheur, les globes-tenailles en globes-clefs, et qu'on fait les serrures du firmament.

Un jour j'étais dans une ville, encerclé de menaces brunes et de manteaux fermés jusqu'au col.
J'étais emmuré par leur regard, à tourner en rond, encerclés de grands rideaux d'eau froide
glacés jusqu'aux os ! Et là, j'ai convoqué le conseil, l'éclairage de Samouraïs. Pour m'aider à
ouvrir des portes, à sentir le bitume sous mes mains, à entendre le pas de la tendresse. J'ai senti
que l'herbe et le pavé, l'un embellit l'autre et l'autre donne l'existence à l'un, comme le ciel et les
nuages, comme toi et moi, comme l'arbre et la prairie...

Otis Redding *Dock on the bay*